



Paranoïa d'la joie

Richard Morgiève tond la haine sur le dos de son héros, Mouton

RICHARD MORGIÈVE
Mouton

Carnets Nord, 244 pp, 17 €.

« **J**e vais t'opérer les tétons pour commencer. D'accord ma fille ? Tu me soules. Après je te tatouera et puis on verra. Je voulais te circoncire mais c'est banal. » On citerait volontiers la suite, mais le changement de police, d'alignement, de taille ne le permet guère. Disons cependant qu'on lui trouve le tétou au moteur électrique et que, dans un paragraphe décroché, « Papa vit c'est une momie, maman meurt c'est pas pour du beurre ». Ce n'est pas Dieu qui s'adresse au président Schreiber dans ses célèbres *Mémoires d'un névropathe*, mais ça n'est pas loin, eu égard aux vexations sexuelles et persécutions identitaires que le héros s'avale. Celui qui parle et qui répond ici, qui subit et qui inflige, c'est Michel Mouton (et Michel Mouton). Dédoublé. Car, comme Morgiève est un champion du dégoût de soi, il est bien naturel que son narrateur soit deux afin de se tourmenter mieux. Il a mis un « salo » dans son moteur à abjection. Il y a toujours quelque chose de borderline chez Morgiève, une limite rapidement franchie et qui donne autant envie de lire que de se carapater au désert. On se dit : non, il ne va pas faire ça, quand même ? Il ne va pas déféquer dans sa main et s'en tartiner ensuite le visage ? Eh bien si, il le fait : « Un homme de cinquante-huit ans est enceint, c'est le premier homme enceint d'un autre homme. Le sperme vient du cousin de son compagnon atteint d'un cancer des testicules, le sperme a été introduit dans l'anus

du futur papa qui portera l'embryon là. » Et nous, on a délicieusement honte pour l'humanité, on se sent cafards, tombés tellement bas que la rédemption a dû avoir lieu pendant qu'on fermait les yeux : ouf, on est quand même sauvés.

Dans la paranoïa intense qui agite Mouton, les mots changent de forme, de sens, la verbigération s'accélère : « J'ai envie de faire Carla, j'ai encore cette liberté. » Il faut dire que ce dérèglement des signifiants donne le la du roman dès sa première page. Le narrateur mange tranquillement ses « poireaux vinaigrette devant la télé » quand il apprend que le « Conseil Supérieur De La Langue Française, répondant aux promesses de campagne du Président », a décidé de simplifier drastiquement l'orthographe – juste après que le Président a supprimé la quatrième semaine de congés. Puis un inconnu se pointe chez Mouton et l'oblige à porter une Rolex (si si). On subodore la satire sociopolitique : « Faut que je travaille toute ma vie pour payer ma vie », ce qui est ennuyeux pour quelqu'un dont le job est la mort, rayon thanatopraxie. A part ça, les rues ont des noms d'écrivains vendeurs, au point qu'un jour la mairie remplace la plaque Christine Angot par « une autre dédiée à Anna Gavalda », best sellers obligent. « Christine Angot pour se refaire il lui faudrait Bigard, mais Bigard il est convoité par tout le monde. » On vous avait prévenu que ça dépassait les bornes du communément poli.

Un tour du Mouton ne serait pas complet si l'on n'évoquait l'apparente homophobie qui imprègne le personnage. A bien y regarder, c'est plutôt une autosexualité visqueuse, délicieuse et irremissible de Mouton avec lui-même, que le roman confronte à son amour pour une « dame de ©œur ». Ce qui est bien le seul point conventionnel du récit.

É. Lo.